

Jean-Claude Brisseau (Films 8 et Super8 mm)
Ses trois premiers courts métrages, totalement inédits
sur « HENRI », la 4^{ème} salle de la Cinémathèque française
cinematheque.fr/henri

Trois courts métrages, totalement inédits, les trois premiers réalisés par Jean-Claude Brisseau et confiés à la Cinémathèque par Lisa Hérédia, compagne et collaboratrice du cinéaste. Ces trois films en 8 ou Super8 mm, tournés entre 1966 et 1968 (Brisseau a 22 ans en 66), témoignent d'un désir intense, celui d'un jeune fou de cinéma, en ce temps-là suffisamment motivé pour se faire embaucher quelques mois dans les laboratoires Kodak afin d'avoir accès, à prix réduit, à de la pellicule. Ébauche de l'œuvre à venir, cette trilogie témoigne des brûlantes obsessions qui engageront sa vie entière de cinéaste. Tout est déjà là.

Ces films ont été sauvegardés et restaurés par la Cinémathèque française en 2020, avec la collaboration de Lisa Hérédia. Les films ont été numérisés au laboratoire Family Movie. La bande son magnétique, particulièrement fragile et dégradée, a été restaurée au Studio L.E. Diapason.

Disponible sur HENRI, vendredi 12 juin, à partir de 20h30

Dimanche après-midi

(1966-67 / sonore / 26'21)

Sur l'élégiaque musique du *Mépris*, un inconnu au chapeau semble guetter quelque chose devant ce qui ressemble à un pavillon de banlieue. Un homme se réveille.

Une voix, chaude et déchirante, celle de Brisseau lui-même, s'enroule sur des images en noir et blanc. Le ton est donné très vite : « Se réveiller, c'est naître à nouveau au monde du désespoir ». *Dimanche après-midi* est un film tout à la fois clinique et théorique sur la mélancolie au sens fort du terme, sur la fameuse « bile noire » des Grecs dont l'auteur semble vouloir faire un tour complet, de sa dimension tragique à sa dimension psychologique, terminant même son film par une longue citation du *Deuil et Mélancolie* de Freud.

Ces images fragiles et crues, documentaires et stylées à la fois, dont l'effet de réel est exalté par le grain de la pellicule Super8, montrent ce qui semble être l'errance d'un homme envahi par ses souvenirs et aspirant à la mort. Les souvenirs sont ceux d'une enfance, à la fois sublimée et rappelée en même temps à son caractère « atroce », celle de la découverte de la sexualité aussi. Quelques plans (des enfants qui jouent, les rues de Paris) viennent itérativement rappeler l'indifférence de tout face à la souffrance. Le sexe, grande idée, on le sait, du cinéma de l'auteur de *Choses secrètes*, y est indissociable de l'émotion la plus vive, des sentiments les plus purs. La mort, la fin de tout, devient le centre de la seconde partie du film. Au terme de celui-ci, l'inconnu au chapeau resurgit. À la fois tueur de film d'horreur et allégorie du destin commun à tous. L'apprenti cinéaste était un jeune homme sombre.

Jean-François Rauger



Disponible sur HENRI, samedi 13 juin, à partir de 20h30

L'Après-midi d'un jeune homme qui s'ennuie

(1968 / silencieux / 22'40)

Déconseillé aux moins de 16 ans

Paris, Quartier latin, mai 1968. Images de barricades. Dans sa chambre, sur son lit, un jeune homme s'adonne à des rêveries qui envahissent tout l'espace.

« Aucun domaine ne doit être interdit au cinéma. La méditation la plus dépouillée, un point de vue sur la production humaine, la psychologie, la métaphysique, les idées, les passions sont très précisément de son ressort. Mieux, nous disons que ces idées et ces visions du monde sont telles qu'aujourd'hui le cinéma seul peut en rendre compte. (...) Aujourd'hui déjà, un Descartes s'enfermerait dans sa chambre avec une caméra de 16 mm et de la pellicule et écrirait le discours de la méthode en film, car son *Discours de la méthode* serait tel aujourd'hui que seul le cinéma pourrait convenablement l'exprimer. » (Alexandre Astruc, « Naissance d'une nouvelle avant-garde, la caméra-stylo », *L'Écran français*, mars 1948.)

Vingt ans après Astruc – un jeune homme de vingt-cinq ans quand il lance son manifeste destiné à accélérer l'avenir du cinéma –, un inconnu du même âge réalise pour lui-même ce programme : Jean-Claude Brisseau s'enferme dans une chambre, son « studio », avec une caméra 8 mm et écrit en film le discours de sa méthode, celle qui sera la sienne pour toute une vie de cinéaste. Il ne nie pas que le cinéma est une fenêtre sur le monde, et en se penchant justement à la sienne, il voit passer Mai 68, en couleurs, effractions de réel atténuées déjà par le silence des



images. Mais le montage l'affirme et insiste, aucun réel, même aussi « chaud », ne saurait faire le poids face à l'imaginaire. Brisseau tourne le dos à la rue et à l'enregistrement de son actualité pour s'abandonner, allongé sur son lit et les yeux au plafond ou fermés, à des projections fantasmagoriques, érotiques et souveraines, à des images intérieures nourries de clichés de magazine ; des projections infinies, en boucle, des images désirables parce qu'elles sont des images. En 1968, avec une honnêteté bouleversante, cet amateur et quelques autres comme lui disent leur refus de passer à l'acte (le pavé dans la vitre) au nom de la primauté toute puissante de la vie de l'esprit. C'est la confession d'un jeune romantique qui, en une douloureuse extase, a fait du cinéma son absolu.

Bernard Benoliel

Disponible sur HENRI, dimanche 14 juin, à partir de 20h30

Mort dans l'après-midi

(1968 / sonore / 42'59)

On pourrait définir *Mort dans l'après-midi* comme l'expression des souvenirs et des fantasmes se bousculant dans l'esprit d'un homme qui agonise. L'homme est incarné par le cinéaste lui-même. Mais c'est sa voix que l'on entend sur la bande-son décrire et interpréter, « à la troisième personne », les circonstances du coup de couteau qui l'a mortellement blessé. Ce découplage de la voix et du corps caractérise ce qui s'affirme, paradoxalement, comme le plus narratif, le plus romanesque, des trois titres de cette trilogie des origines. Sous le nappage sonore des musiques de Bernard Herrmann (*Marnie*, *Vertigo*), autre manière d'injecter de la réminiscence dans la tête même d'un spectateur tout autant que d'accentuer le lyrisme des situations, le film est structuré autour d'un retour en arrière. Les souvenirs se confondent avec les cauchemars et les rêveries sexuelles d'un mourant. Une sombre



histoire de famille avec beau-père violeur, jeune sœur suicidaire vivant une histoire d'amour avec la petite amie du malheureux héros, constituent la trame des événements. Le lent phagocytage du récit par de languides et longues séquences d'érotisme lesbien perturbe par ailleurs le déroulement d'une histoire à la riche généalogie cinématographique. *Mort dans l'après-midi* est peut-être le premier de ces films que le cinéaste signera plus tard et que l'on pourrait qualifier de « films de genre philosophique ». Cette réflexion en Super 8 sur le désir et le Mal puise dans les mécanismes du film noir, du thriller, du mélodrame et, bien sûr, du film érotique, à l'instar de certains titres futurs (*L'Ange noir*, *Choses secrètes*, *Les Anges exterminateurs*). Brisseau, le dernier cinéaste hollywoodien.

Jean-François Rauger

Remerciements : Lisa Hérédia



CONTACT PRESSE LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE
Elodie Dufour +33 (0)6 86 83 65 00 - e.dufour@cinematheque.fr